

L'ABEILLE

DU

1er SEPTEMBRE.

Pour rester fidèles à la tradition, nous publions cette année, le 1er septembre, une Revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1896-97 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce, de la finance et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques; elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle — elle ne s'offre qu'une fois l'an — pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous prions ceux qui désirent des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, de nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

La réception du Président Faure en Russie.

Que la réception faite au Président Faure et à sa suite, à Cronstadt et à St-Petersbourg, ait été brillante, chaleureuse, enthousiaste, cela ne fait pas question; mais il ne s'agit pas de lire à la légère les dépêches qui nous arrivent, depuis vingt-quatre ou quarante-huit heures, de Russie, pour nous rendre compte de la portée réelle de cette démonstration.

Il faut en analyser les divers éléments. On ne nous raconte généralement, à nous qui sommes éloignés de ces scènes, que ce qui s'est passé dans les régions officielles, et cela ne suffit pas pour faire comprendre la vraie situation.

Sans doute, le Czar, les princes de la famille impériale, les hauts fonctionnaires de la couronne ont été avec une cordialité et une chaleur rares ce simple et bourgeois représentant de la République française, et lui ont fait un accueil qui peut envier bien des têtes couronnées. Cela nous prouve — ce que nous savons déjà — que les relations les plus étroites, les plus intimes unissent les hommes d'Etat et les classes éclairées des deux pays. Mais derrière ce monde officiel et officieux, il y a tout un peuple qui frémit d'enthousiasme, qui acclame la nation française dans la personne de son premier magistrat.

Ce ne sont pas seulement deux gouvernements qui s'embrassent, ce sont deux peuples qui se donnent l'accolade fraternelle et se mettent loyalement la main dans la main.

Qu'un conflit international éclate, ici ou là, un de ces jours, nous savons d'avance qu'il y a là plus qu'une froide alliance écrite sur le papier et revêtue de signatures que l'on rente du jour au lendemain. Ce que la politique a tué, la politique peut le dénouer.

Il n'en est pas de même d'une union comme celle qui existe actuellement entre la Russie et la France et qui se resserre, chaque instant, davantage.

Il y avait jadis une alliance séculaire entre la Russie et l'Allemagne. Les allemands ont tellement abusé, qu'ils ont forcé la Russie à en briser les liens.

Parallèlement, n'est pas à craindre avec la France et l'Allemagne, on ne verra jamais les politiciens de ce pays se glisser dans toutes les avenues du pouvoir, chercher à s'emparer des places et travailler à franciser l'administration russe, comme les allemands avaient réussi à la germaniser.

Echos de Partout.

Les anarchistes à Londres. On écrit de Londres: Il convient de se tenir en garde contre les informations soit dit en passant envoyées de Londres à certains journaux de Paris relativement à l'agitation des milieux anarchistes londoniens depuis le meurtre de M. Canovas del Castillo.

L'idée qui consiste à présenter le meurtrier du premier ministre d'Espagne comme l'agent, l'exécuteur des décisions d'un groupe ou d'un comité anarchiste secret qui tiendrait ses séances au bord de la Tamise, est la plus fautive que se puisse imaginer.

L'arrivée des anarchistes espagnols n'a donné lieu ici à aucun incident. Tous sont venus à Londres persuadés que la grande métropole est pavée d'or fin et qu'ils y allaient obtenir les gros salaires dont parlent volontiers sur le continent les ignorants qui ne savent rien de la vie en Angleterre.

Le village d'Abou-Hamed était détenu par mille Derviches; il fut emporté par un vit combat à la baïonnette. Les Derviches furent mis en déroute après avoir perdu la moitié de leurs hommes.

Une dépêche donne quelques détails sur la prise, par les Anglais, d'Abou-Hamed: Le village d'Abou-Hamed était détenu par mille Derviches; il fut emporté par un vit combat à la baïonnette.

Le khalifa continue à envoyer des renforts à Metemeh, où les deux rives du fleuve sont fortifiées. Mahmoud avait récemment envoyé des renforts à Berber; mais il les rappela en apprenant la marche des Anglo-Egyptiens sur Abou-Hamed; il se propose de marcher sur Yakul, qui est gardé actuellement par des Arabes amis.

On croit que l'arrivée à Abou-Hamed des canonnières qui franchissent la quatrième cascade du fleuve, n'est qu'un projet.

Le major général, sir Francis Greenkill, ancien sirdar de l'armée d'Egypte, vient de prendre le commandement des troupes anglaises en Egypte. Il remplace le major général Knollys, qui a atteint la limite d'âge.

La Correspondance politique de Vienne a reçu de Saint-Petersbourg une lettre très intéressante, au sujet du projet qu'on prêtait au gouvernement bulgare de proclamer l'indépendance de la principauté de Bulgarie et de l'élever au rang de royaume, à l'occasion du dixième anniversaire de l'avènement du prince Ferdinand, le 14 août dernier.

On fait ressortir ici que les hommes dirigeants de Sofia doivent se rendre compte aussi bien du caractère très inquiétant d'une action de ce genre, qui ébranlerait à une tentative d'ébranlement le statu quo dans la presqu'île balkanique et à une violation des stipulations du traité de Berlin, que de la contradiction flagrante dans laquelle une pareille entreprise mettrait la Bulgarie, avec les vœux et les principes du cabinet de Saint-Petersbourg.

On compte sur le bon sens du gouvernement bulgare et sur son intelligence de la situation pour n'avoir pas à craindre une action, qui soulèverait la protestation des puissances désireuses de voir maintenir la paix, et qui augmenterait l'irritation dans la quelle l'aventure grecque a jeté l'Europe, qui aspire si ardemment à la paix.

Un journaliste s'est rencontré à Paris ces jours-ci avec le lieutenant Eymard, qui faisait partie de l'état-major de Bazaine à Metz et qui, lors du procès de celui-ci, fut chargé de préparer les appartements du Grand-Trianon pour le duc d'Annam et ceux du Trianon-Bois pour l'accusé.

A cette occasion, il fut en rapports incessants avec Lachaud et il pu donner ainsi au journaliste des détails inconnus sur le célèbre avocat pendant le procès historique.

Bazaine était constamment en état de somnolence, et Lachaud prétendait que cet état, qui annihilait toutes les facultés de Bazaine, avait été l'une des causes essentielles de la reddition de Metz.

Le duc d'Annam tenait Lachaud en une estime profonde et avait donné au lieutenant Eymard l'ordre d'introduire auprès de lui le célèbre avocat. Les jours où il ne recevait personne, il se plaisait à la conversation toujours vivante du défenseur de Bazaine, dont l'immense talent oratoire le subjuguait.

Le premier jour où M. Lachaud prit la parole pour défendre son client, il fut saisi d'un juronnement tel que le duc d'Annam l'interrompait pour l'obliger à se rasseoir.

Et comme Lachaud insistait — Du tout, du tout, maître Lachaud, répliqua le duc d'Annam. Je vous fais la prière de vous arrêter. Prenez tout votre temps; le tribunal vous y invite.

Lorsque l'arrêt qui condamnait à mort le maréchal Bazaine fut prononcé, Lachaud éclata en sanglots. Il se retourna aussitôt vers le maréchal. Celui-ci n'avait rien entendu; il avait été repris de sa terrible somnolence et dormait le front appuyé sur ses mains.

En quittant le tribunal, Lachaud, exténué, dut avoir recours au bras du lieutenant Eymard pour regagner ses appartements.

C'est à la suite de sa plaidoirie que l'illustre avocat prit le germe de la maladie qui devait le conduire à la tombe.

Les deux Gabrielle. Intéressants détails sur les deux Gabrielle internées à Clermont, en France.

Toutes les nouvelles de Gabrielle Fenayrou et de Gabrielle Bompard publiées depuis leur détention sont du domaine de la pure fantaisie.

Quant à Gabrielle Bompard, condamnée le 21 décembre 1890 à vingt ans de travaux forcés, aucune remise de peine ne lui a été accordée jusqu'à présent.

Il y a donc quinze ans que Gabrielle Fenayrou est détenue à Clermont, et Gabrielle Bompard est dans sa septième année de détention dans la même maison.

SOUVENIRS.

Un journaliste s'est rencontré à Paris ces jours-ci avec le lieutenant Eymard, qui faisait partie de l'état-major de Bazaine à Metz et qui, lors du procès de celui-ci, fut chargé de préparer les appartements du Grand-Trianon pour le duc d'Annam et ceux du Trianon-Bois pour l'accusé.

A cette occasion, il fut en rapports incessants avec Lachaud et il pu donner ainsi au journaliste des détails inconnus sur le célèbre avocat pendant le procès historique.

Bazaine était constamment en état de somnolence, et Lachaud prétendait que cet état, qui annihilait toutes les facultés de Bazaine, avait été l'une des causes essentielles de la reddition de Metz.

Le duc d'Annam tenait Lachaud en une estime profonde et avait donné au lieutenant Eymard l'ordre d'introduire auprès de lui le célèbre avocat. Les jours où il ne recevait personne, il se plaisait à la conversation toujours vivante du défenseur de Bazaine, dont l'immense talent oratoire le subjuguait.

Le premier jour où M. Lachaud prit la parole pour défendre son client, il fut saisi d'un juronnement tel que le duc d'Annam l'interrompait pour l'obliger à se rasseoir.

Et comme Lachaud insistait — Du tout, du tout, maître Lachaud, répliqua le duc d'Annam. Je vous fais la prière de vous arrêter. Prenez tout votre temps; le tribunal vous y invite.

Lorsque l'arrêt qui condamnait à mort le maréchal Bazaine fut prononcé, Lachaud éclata en sanglots. Il se retourna aussitôt vers le maréchal. Celui-ci n'avait rien entendu; il avait été repris de sa terrible somnolence et dormait le front appuyé sur ses mains.

Le juge, sans se laisser aller à aucune violence inutile, et comme s'il discutait vraiment des theories politiques, a démontré à Angiolillo l'impuissance de pareils moyens. Il dit froidement, posément: — Ces crimes n'ont jamais servi les partis qui les commettent... Vous avez tué un homme d'Etat de haute valeur, mais d'autres le remplaceront. C'est un homme qui a disparu, ce n'est pas un régime...

Et le juge continue quelques instants ainsi, déconcertant, irritant visiblement l'assassin, qui, sans aucun doute, s'était attendu à des brutalités et à des violences. Il l'avait dit dès son arrivée à la prison: — Mon supplice commence maintenant, mais j'y suis préparé... Je sais ce qui s'est passé pour les autres... Cela se passera ainsi pour moi. Peu importe, puisque j'ai réussi...

Il était donc loin de s'attendre à la tournure que prendrait l'interrogatoire, et il parut exaspéré de l'affectation du juge à s'attacher à aucune importance à son forfait au point de vue de ses conséquences pour l'avenir.

Cette perspective humiliante très visiblement l'assassin qui, devant un nouvelle affirmation du magistrat que les hommes se remplacent et que les

JUBILE D'OR.

L'année 1898 ne verra pas de jubilé d'or, mais un jubilé d'or L'empereur François-Joseph qui fêtera dans quelques jours ses soixante-septième anniversaire de sa naissance, célébrera l'année prochaine le cinquantième de son règne. On sait qu'il est monté sur le trône à l'âge de dix-huit ans.

L'ILE DES SINGES.

C'était un quartier misérable mais singulièrement pittoresque, perdu dans les bas-fonds de Grenelle; un îlot d'échoppes branlantes et de terrains lépreux, quartier général des chiffonniers et des boyavdiers de la rive extrême gauche.

Il y a une quarantaine d'années, un gros personnage de la corporation, devenu riche et patron — ainsi dans l'argot du cru — acheta l'enclos et y traça trois rues qu'il baptisa du nom de sa progéniture: les rues Alphonse, Léontine et Virginie. L'édilité leur accorda le bénéfice du classement officiel, mais ce père de manсарdes avait toujours conservé, dans le quartier, sa dénomination caractéristique.

La rue de la Convention a exproprié d'ile des singes... par qui, malgré sa dénomination, n'était ni entouré d'eau ni peuplé de singes!

Depuis des siècles, des étoiles filantes se montrent chaque année pendant les cinq nuits du 9 au 14 d'un mois d'août. Elles partent d'un point du ciel situé dans la constellation de Persée.

La présence de la lune, qui est très voisine, gêne beaucoup les astronomes et fait disparaître les petites étoiles. Cependant, pendant l'autre nuit, M. Puisseux, astronome adjoint et collaborateur de M. Loewy, dans la confection de la carte de la lune, a été chargé d'étudier à l'Observatoire de Paris, l'apparition de 1897.

Les phénomènes sont produits par la rencontre de la terre avec de tout petits corps célestes qui sont brûlés, broyés et volatilisés. La zone où ces crépuscules gravitent est immense. En effet, pendant les cinq jours que la terre met à la traverser, elle ne parcourt pas moins de quatre à cinq millions de kilomètres.

LE VENDREDI... 13.

Le vendredi est considéré volontiers par certaines personnes comme un jour néfaste, à plus forte raison lorsque ce jour se complique de la date du 13, ce qui, fort heureusement, n'arrive pas trop souvent.

C'est un 13, en effet, que fut exécuté le duc d'Avéro, qui mourut le duc d'Eprouin, le duc de Berry, le duc de Créquy, le prince LeBrun, le chancelier de l'Hôpital, Boileau, Montalembert.

A cette même date, Charlotte Corday poignarda Marat dans sa baignoire, Joachim Murat, roi de Naples, fut exécuté, et le tsar Alexandre II assassiné par les nihilistes.

"COMME CARNOI"

Un passage de l'interrogatoire d'Angiolillo. Le juge, sans se laisser aller à aucune violence inutile, et comme s'il discutait vraiment des theories politiques, a démontré à Angiolillo l'impuissance de pareils moyens.

Et le juge continue quelques instants ainsi, déconcertant, irritant visiblement l'assassin, qui, sans aucun doute, s'était attendu à des brutalités et à des violences. Il l'avait dit dès son arrivée à la prison: — Mon supplice commence maintenant, mais j'y suis préparé... Je sais ce qui s'est passé pour les autres... Cela se passera ainsi pour moi. Peu importe, puisque j'ai réussi...

MOTS DE LA FIN.

Ea famille, chez Chalmeau: — Papa, le Père-Lachaise, est-ce un lieu cinétique? — Assez vieux, mon enfant, assez vieux... On pourrait même l'appeler le Grand-Père-Lachaise!

Réflexion d'un ingénieur... éprouvé: — Les routes sont comme les femmes, il faut beaucoup d'argent pour les entretenir.

— Et d'ailleurs, quand vous ai-je dit que votre opéra était absolument sans mérite? Voyons, mettez-vous au piano et jouez-le moi, afin que je puisse le juger.

— Mais oui! inquiet de votre absence je suis allé moi-même m'informer auprès de votre prince valaïque, et c'est lui qui m'a déclaré en sachant que vous aviez renoncé à la gloire que vous attendiez.

raissaient maintenant par trop d'oiseaux et chaque jour il leur en découvrait de nouveaux.

Enfin, et chose plus grave, *Atala*, cet opéra sur lequel il avait fondé de si brillantes espérances lui paraissait aujourd'hui une œuvre plate, dépourvue de valeur, fournissant d'erreurs et de banalités.

Le poème lui semblait insipide, la musique ennuyeuse et terne.

Il advint même un jour où, lassé par les incessants caprices de la chanteuse napolitaine chargée du rôle d'Atala, Mourelles déclara vouloir renoncer à la représentation de son opéra.

— Moi! non. Je n'ai pas été chez vous parce que... mes nombreuses occupations. — Assez, assez, inut le désayer de donner le change. Vos occupations! quelles occupations! celle de rester étendu sur un divan le cigare à la bouche!

— Mais oui! inquiet de votre absence je suis allé moi-même m'informer auprès de votre prince valaïque, et c'est lui qui m'a déclaré en sachant que vous aviez renoncé à la gloire que vous attendiez.

— Mon Dieu, cher maître, je vous avouerai que je commence à partager votre avis sur la va-

leur de ma rapsodie. — Ta, ta, ta, pas de faux-fuyants! Ce n'est point par déférence pour les conseils de moi, Agéror Blondel, que vous l'avez abandonné!

— Et d'ailleurs, quand vous ai-je dit que votre opéra était absolument sans mérite? Voyons, mettez-vous au piano et jouez-le moi, afin que je puisse le juger.

— Mais oui! inquiet de votre absence je suis allé moi-même m'informer auprès de votre prince valaïque, et c'est lui qui m'a déclaré en sachant que vous aviez renoncé à la gloire que vous attendiez.

— Mon Dieu, cher maître, je vous avouerai que je commence à partager votre avis sur la va-

leur de ma rapsodie. — Ta, ta, ta, pas de faux-fuyants! Ce n'est point par déférence pour les conseils de moi, Agéror Blondel, que vous l'avez abandonné!

— Et d'ailleurs, quand vous ai-je dit que votre opéra était absolument sans mérite? Voyons, mettez-vous au piano et jouez-le moi, afin que je puisse le juger.

— Mais oui! inquiet de votre absence je suis allé moi-même m'informer auprès de votre prince valaïque, et c'est lui qui m'a déclaré en sachant que vous aviez renoncé à la gloire que vous attendiez.

— Mon Dieu, cher maître, je vous avouerai que je commence à partager votre avis sur la va-

leur de ma rapsodie. — Ta, ta, ta, pas de faux-fuyants! Ce n'est point par déférence pour les conseils de moi, Agéror Blondel, que vous l'avez abandonné!

— Et d'ailleurs, quand vous ai-je dit que votre opéra était absolument sans mérite? Voyons, mettez-vous au piano et jouez-le moi, afin que je puisse le juger.

— Mais oui! inquiet de votre absence je suis allé moi-même m'informer auprès de votre prince valaïque, et c'est lui qui m'a déclaré en sachant que vous aviez renoncé à la gloire que vous attendiez.

— Mon Dieu, cher maître, je vous avouerai que je commence à partager votre avis sur la va-

leur de ma rapsodie. — Ta, ta, ta, pas de faux-fuyants! Ce n'est point par déférence pour les conseils de moi, Agéror Blondel, que vous l'avez abandonné!

— Et d'ailleurs, quand vous ai-je dit que votre opéra était absolument sans mérite? Voyons, mettez-vous au piano et jouez-le moi, afin que je puisse le juger.

— Mais oui! inquiet de votre absence je suis allé moi-même m'informer auprès de votre prince valaïque, et c'est lui qui m'a déclaré en sachant que vous aviez renoncé à la gloire que vous attendiez.

— Mon Dieu, cher maître, je vous avouerai que je commence à partager votre avis sur la va-

leur de ma rapsodie. — Ta, ta, ta, pas de faux-fuyants! Ce n'est point par déférence pour les conseils de moi, Agéror Blondel, que vous l'avez abandonné!

— Et d'ailleurs, quand vous ai-je dit que votre opéra était absolument sans mérite? Voyons, mettez-vous au piano et jouez-le moi, afin que je puisse le juger.

institutions demeurent, s'écria avec violence: — Ah! ah! vous croyez cela? C'est possible quand il y a qu'une exécution isolée, mais vous en verrez d'autres, et il faudra demander grâce! Vous n'êtes pas au bout! C'est maintenant le tour de Félix Faure; ce... là y passera comme Carnot!

— Vers cinq heures, il y a quelques soirs, à Paris, deux individus, armés de gourdins, se présentèrent à la porte du couvent des sœurs polonaises de Saint-Vincent-de-Paul, 114, rue de Chevaleret, où le 5 du courant, se suicidaient les nihilistes polonais Boteslas Malenkiewicz. Ils demandèrent à parler à la supérieure pour l'obtention d'un secours.

La sœur tourière, Mlle Leszzyńska, introduisit les étrangers, qui, une fois entrés, refermèrent la porte derrière eux et, brandissant leurs gourdins, déclarèrent qu'ils voulaient faire un mauvais parti aux pensionnaires qui avaient accusé Malenkiewicz de faire porter de la police russe, et ils se mirent à tout briser autour d'eux.

Les pensionnaires arrivèrent et essayèrent de désarmer les deux forcenés, pendant que Mlle Leszzyńska sortait et allait chercher des agents.

M. Rocher, commissaire de police du quartier de la Gare, arriva bientôt pour interroger les témoins de cette bagarre; mais il se heurta à la mauvaise volonté évidente des religieux et des pensionnaires polonais, qui, bien que connaissant leurs complices, ne voulurent donner ni les noms ni les adresses des agresseurs.

Une enquête est ouverte à ce sujet qui pourrait amener l'arrestation de quelques nihilistes polonais qui se cachent à Paris.

L'impératrice Tahitien.

Un petit objet très amusant et très curieux du présent voyage de M. Lagarde en Abyssinie. Le plémontais français, sachant que l'impératrice Tahitien désirait avoir une machine à vapeur, s'était fait un devoir d'en apporter une dans ses bagages. Mais les routes d'Abyssinie ne sont pas encore pavées en bois et si l'on envoie une machine à vapeur, elle se briserait et les accidents... M. Lagarde constata avec étonnement que la machine ne fonctionnait plus. Il ne savait comment faire, n'étant pas initié à ce genre de réparations, quand M. Metchnik s'approcha à son tour.

— Voyons un peu, dit-il. Il regarda la machine, examina le système et, voyant un petit ressort qui avait été faussé — Hé mais, dit-il, il n'y a qu'à redresser cela, et tout ira bien. Aussitôt dit, aussitôt fait. D'un petit coup de marteau, le ressort remit les choses en place, et la machine d'après la machine fonctionna admirablement, à la grande joie de l'impératrice Tahitien, et à la stupéfaction bien naturelle de M. Lagarde.

MOTS DE LA FIN.

Ea famille, chez Chalmeau: — Papa, le Père-Lachaise, est-ce un lieu cinétique? — Assez vieux, mon enfant, assez vieux... On pourrait même l'appeler le Grand-Père-Lachaise!

Réflexion d'un ingénieur... éprouvé: — Les routes sont comme les femmes, il faut beaucoup d'argent pour les entretenir.

— Et d'ailleurs, quand vous ai-je dit que votre opéra était absolument sans mérite? Voyons, mettez-vous au piano et jouez-le moi, afin que je puisse le juger.

— Mais oui! inquiet de votre absence je suis allé moi-même m'informer auprès de votre prince valaïque, et c'est lui qui m'a déclaré en sachant que vous aviez renoncé à la gloire que vous attendiez.

Advertisement for Goudron Guyot, containing text about medicinal properties and contact information.